

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 34 (1889)
Heft: 2

Artikel: Conférences militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

détermination de la latitude, détermination d'une différence de longitude, altitude, construction de la carte, système de projection, échelle, division en feuilles, croquis itinéraires, quatre tables et trois planches.

Professional Papers of the corps of R. Engineers, edited by major Francis J. Day R. E., Secretary R. E. Institute. Occasional Papers. Vol. XIII, 1887. Chatam 1888. 1 vol. in-8 de 310 pages avec 7 planches.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici une analyse complète d'un tel ouvrage. Les matières spéciales qu'il traite sont de celles qui doivent être lues et étudiées dans leur texte même et avec le secours des planches pour être appréciées à leur juste mérite. Disons seulement que, comme les précédents, ce volume se recommande par une science élevée et sérieuse s'appliquant soit à avancer la solution d'importants problèmes techniques, soit à enrichir l'histoire de nouvelles vues en des domaines se rattachant à l'arme du génie. Il contient sept travaux ou mémoires, au nombre desquels nous remarquons entr'autres une étude des nouveaux types de défenses des côtes par le major Lewis, J.-F., une autre sur le rôle du génie dans la grande guerre civile d'Angleterre, du lieut.-col. W.-G. Roos, et une sur la question vitale des camps retranchés et des forts détachés par le capitaine Jackson, L., sans parler d'autres plus spéciales, mais non moins savantes.

En somme le volume de 1887 complète dignement la collection de cette précieuse publication.

Revista das sciencias militares de Lisbonne.

Les livraisons 35-40 de la savante publication de M. le capitaine du génie *J. Renato Baptista*, qui viennent de nous arriver, renferment, outre l'excellente bibliographie habituelle, d'importants articles inédits, entr'autres des Mémoires sur les campagnes de 1809 et de 1763-69, sur la tactique de la cavalerie, sur la politique militaire des différents Etats de l'Europe, sur le tir de guerre en campagne et de position, sur les expériences de torpilles, sur l'aérostation, etc.

Conférences militaires.

Sous-section de Lausanne de la Société fédérale des Officiers.

Les séances des 14 et 28 janvier ont été remplies par un exposé des plus complets et fort intéressant de M. le lieut.-colonel Ed. Secretan ayant pour objet *Garibaldi et l'armée des Vosges en 1870*. Une grande carte de la région Langres-Autun-Besançon et une carte à plus grande échelle de Dijon et des environs, dressées par M. le capitaine Auberjonois, facilitait aux auditeurs la compréhension de

la suite des opérations de l'armée des Vosges et de ses adversaires. Nous empruntons au procès-verbal des réunions de la sous-section un résumé de la conférence.

Dans une introduction pittoresque et remplie de détails inédits, le conférencier expose d'abord les circonstances dans lesquelles Garibaldi fut appelé en France et la formation de l'armée des Vosges dont le gouvernement de Tours, un peu à contre-cœur, lui attribua le commandement. Le héros de Marsala était alors usé, infirme, incapable de monter à cheval et de prendre des décisions énergiques. Son rôle se borne presque exclusivement à la rédaction d'instructions assez remarquables sur le service des guerillas et de proclamations d'une utilité et d'un goût plus contestables. D'ailleurs, Garibaldi fut fort mal entouré ; à quelques rares exceptions près, parmi lesquelles il faut citer Menotti et Ricciotti Garibaldi, ses deux fils, le Piémontais Frappoli et l'Alsacien Baussach, ses officiers supérieurs se montrèrent absolument incapables. Le mauvais génie de l'affaire fut un certain Bordone, pharmacien à Avignon et ancien garibaldien, qui réussit à se faire nommer chef d'état-major de l'armée des Vosges, avec le grade de colonel, puis de général ; prétentieux, remuant et incapable pour ne rien dire de plus, Bordone acquit cependant sur son vieux chef un ascendant déplorable.

Quant aux troupes, si l'on en excepte quelques bataillons de mobiles qui servirent toujours de boucs émissaires, elles étaient en général très mal composées. C'était une bigarure de corps-francs, comprenant une forte proportion d'aventuriers de toutes nations, sans cohésion et trop souvent aussi sans aucune espèce de discipline. Leur effectif, de quatre mille hommes au début des opérations, atteignit par la suite le chiffre de vingt mille hommes.

M. le lieut.-colonel Secretan traite ensuite avec une grande clarté de la suite des opérations garibaldiennes.

Le premier quartier général de Garibaldi fut à Dôle, où il resta assez longtemps dans l'inaction. Pendant ce temps, le général de Werder, à la tête d'une division, s'avança sur Besançon à la poursuite du général Cambriels. Sauf quelques coups de feu entre des avant-postes vosgiens et l'aile droite de de Werder, celui-ci ne fut pas inquiété par Garibaldi. Lorsque, quelques jours après, sur des indications venues du quartier général allemand, de Werder abandonna sa poursuite pour marcher sur Dijon, Bordone, naïvement persuadé de l'avoir mis en retraite, ne fit rien pour surveiller sa marche. De sorte qu'arrivé sans encombre sous les murs de Dijon, le général de Werder s'empara de cette ville le 31 octobre après un court combat contre les quelques bataillons qui défendaient la place sous les ordres du colonel Fauconnet. Garibaldi n'apprit la capitulation que trop tard, au moment où il se décidait à envoyer quelques troupes.

Sur les ordres du gouvernement de Tours, qui craignait pour l'u-

sine du Creuzot, il transporta son quartier général à Autun. C'est là qu'il combina son coup de main sur Dijon. L'armée des Vosges arrivait le 25 novembre aux environs de cette ville. Le 26, elle obtint un facile avantage, sur le plateau de Pasques, sur quelques compagnies allemandes qu'elle mit en retraite. Enhardi par ce succès, Garibaldi décida de tenter la nuit même l'attaque de la ville, entreprise absolument insensée en présence des forces de l'ennemi et qui échoua des plus piteusement. Mise en complète déroute, l'armée des Vosges opéra, cinq jours durant, sa retraite sur Autun dans le plus grand désordre.

Le 1^{er} décembre, la brigade badoise Keller, partie de Dijon, arrivait inopinément en vue d'Autun, dont Bordone n'avait point songé à faire surveiller les abords. Il ne songea pas davantage à poursuivre Keller, lorsque celui-ci reçut de Dijon l'ordre de rétrograder. S'il eut bien l'idée d'aviser le général français Cremer du recul de l'ennemi, il ne jugea pas à propos de quitter lui-même Autun. Cremer seul atteignit les Badois à Châteauneuf et, sans cependant les arrêter, leur infligea des pertes sérieuses.

Les garibaldiens ne prirent non plus qu'une part tardive à la bataille de Nuits, qui eut lieu le 18 décembre entre Cremer et de Werder lui-même.

A ce moment, entre en scène le général Bourbaki, qui devait, comme on le sait, tenter avec l'armée de l'Est une pointe hardie sur Belfort, débloquer cette place et couper les communications des Allemands avec le grand-duché de Bade. Conscient de prêter le flanc aux attaques ennemies dans cette marche téméraire, Bourbaki avait obtenu du gouvernement de la Défense nationale la promesse expresse que sa gauche serait gardée, couverte sur la ligne de la Tille entre Dijon et Langres. C'est à l'armée de Garibaldi que le gouvernement réservait l'accomplissement de cette tâche.

Mais on n'osait donner des ordres au vieux chef de partisans comme à un simple général ; il fallait y mettre des formes, solliciter sa collaboration et lutter, non seulement avec des susceptibilités de tout genre, mais surtout avec l'impéritie doublée de folle vanité du trop fameux chef d'état-major Bordone. Celui-ci avait trouvé le moment propice pour se rendre, de sa propre autorité, à Marseille et à Avignon. Il fallut des ordres sévères pour qu'il regagnât son poste et des objurgations réitérées pour qu'enfin Garibaldi se décidât à avancer d'Autun sur Dijon. Encore ce mouvement se fit-il en chemin de fer, au mépris des ordres du gouvernement et au grand détriment de la marche en avant du 15^e corps de l'armée de l'Est qui se trouva complètement entravée pendant plusieurs jours. Néanmoins, pour le récompenser sans doute des services qu'il n'avait pas rendus, le gouvernement français nomma Bordone général de brigade.

Sur ces entrefaites, une forte armée allemande avait été réunie sous le commandement du général de Manteuffel dans l'Yonne et dans l'Aube ; elle avait pour mission de secourir de Werder à Belfort

et de battre, d'anéantir si possible l'armée de l'Est. Partis le 14 janvier 1871 de leurs points de rassemblement, les Allemands atteignaient par des marches rapides, en deux jours, la ligne Dijon-Gray-Vesoul. Or, c'est précisément ce mouvement que les garibaldiens devaient à toute force arrêter; c'est dans les défilés de la Côte-d'Or qu'ils auraient dû tenter l'impossible pour enrayer la marche des corps allemands. Mais, sourds aux avertissements qui leur parviennent de toutes parts aussi bien qu'aux ordres du gouvernement, ils ne bougent pas de Dijon et tandis qu'ils jurent de défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité, ils laissent Manteuffel exécuter, pour ainsi dire sous leurs yeux, une vaste conversion à droite pour couper, par Dôle-Sâlines, la retraite de l'armée de Bourbaki, épuisée par trois jours de combats sur la Lizaine. — Il n'est pas douteux que Bordone soit responsable de cette honteuse inaction des 24,000 hommes de l'armée des Vosges, que Garibaldi affaibli par l'âge et la maladie ne pouvait commander effectivement.

Un moment, cependant, il sembla que la langue française n'avait pas assez d'épithètes élogieuses pour glorifier la conduite de Bordone et de Garibaldi. C'est lorsque leur armée, soutenue par plus de 22,000 mobilisés et 90 bouches à feu, repoussa, du 21 au 23 janvier, l'attaque d'une brigade allemande de 6,000 combattants. Ce beau fait d'armes fut célébré par Bordone, puis par M. de Freycinet sur le mode héroïque. En réalité, le général de Kettler avait pleinement atteint son but, qui consistait à occuper l'armée des Vosges pendant que Manteuffel s'engageait à fond contre Bourbaki et il avait si complètement trompé les garibaldiens sur les forces dont il disposait, que ceux-ci crurent avoir eu à faire à plus de 35,000 hommes et que, satisfaits d'avoir repoussé l'attaque, ils continuèrent à se terrer à Dijon sans se hasarder à poursuivre l'ennemi. Des deux côtés on s'était du reste bien battu; sous Riciotti et Menotti Garibaldi, les soldats de l'armée des Vosges avaient montré du courage au feu. Quant aux Poméraniens du général de Kettler, ils avaient fait des prodiges de valeur, s'élançant à l'attaque contre des forces triples ou quadruples avec un élan, un mépris de la mort admirables.

Bien loin de poursuivre son avantage, Bordone, apprenant le 28 janvier que l'armée des Vosges n'était pas comprise dans l'armistice et que des forces allemandes considérables s'avançaient sur Dijon, évacua précipitamment la ville qu'il avait si pompeusement juré de défendre. Tout en se retirant sur Autun, il affirmait encore, dans un ordre du jour redondant, qu'il volait au secours du général Clinchant.

En terminant, M. le lieutenant-colonel Secretan constate que si Garibaldi avait eu comme bras droit un autre chef d'état-major que Bordone, ce hâbleur néfaste, l'armée des Vosges, dont les éléments n'étaient pas inférieurs à ceux des autres armées de la Défense nationale, aurait pu rendre de très réels services et remporter peut-être des triomphes mérités.

